



Meags Fitzgerald,
ou l'identité par la couleur
des cheveux Page F 3



Anna Gavalda de retour
au milieu du vrai monde
Page F 4

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 27 ET DIMANCHE 28 MAI 2017



COLLAGE TIFFET

«Je ne pense pas que ce soit vraiment l'amour qui m'inspire, mais l'expérience de l'amour», souligne Maude Veilleux.

POÉSIE

L'amour n'est ni un conte de fées ni une marchandise

Une nouvelle génération de poètes québécois célèbre la subversion de l'étreinte loin des clichés

DOMINIC TARDIF

« **C**eux qui parlent de révolution et de lutte de classes sans se référer explicitement à la vie quotidienne, sans comprendre ce qu'il y a de subversif dans l'amour et de positif dans le refus des contraintes, ceux-là ont dans la bouche un cadavre », promet le situationniste belge Raoul Vaneigem en 1967 dans *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*. Sébastien B. Gagnon aurait pu placer cette phrase mythique en exergue de son recueil *Mèche* (L'Oie de Cravan), tant elle décrit presque trop précisément le projet de ces 54 poèmes de résistance et de bienveillance, follement rédigés en autant de jours et envoyés à une fille pour la mettre en garde contre les périls de la

révolte, ainsi que contre l'existence en général.

« Tu tiendras la mèche et moi l'allumette mon / amour / oui je dirai mon amour dans ces temps-là infinis / l'instant où nous fermerons les yeux pour vivre / l'instant où nous les ouvrirons / une autre fois les barbares enverront les étudiants / au stand de tir / pour les surprendre devant la cible », écrit le trentenaire dans ce deuxième livre à vie, en lice pour le Prix des libraires du Québec, catégorie Poésie.

« Je me demandais comment on fait pour dire à quelqu'un avec qui on veut faire un bout de chemin qu'on est motivé par le désir de changer les choses autour de nous », explique-t-il au bout du fil, au sujet de ce « récit d'un amour subversif qui réussit à passer par-dessus les tranchées », dans la poussière pas encore tout à fait retombée du Printemps érable.

« Il faut l'annoncer d'une

belle façon à la personne aimée, qu'on veut lutter, ajoute-t-il, et ce livre-là dit: « Ça va être un sacré combat, ça va être rock'n'roll, ça va brasser, mais ça va être le fun. On va créer de belles affaires. »

Le vrai poème d'amour est-il donc toujours subversif? « C'est le désir qui est subversif », précise la poète et professeure titulaire au Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke Nathalie Watteyne. « On ne peut pas dire son désir dans des formes convenues, dans des schémas connus. Il faut chaque fois singulariser le désir. »

Le poème d'amour comme contre-discours

Le professeur allemand Karlheinz Stierle, pour qui la poésie oppose toujours un contre-discours aux discours sociaux dominants, goûterait sans doute avec joie le *Barbare*

amour (Le Quartanier) de Charles-Philippe Laperrière, à qui nous soumettons le mot « subversion ».

« L'amour dans mon petit livre est absolument subversif, oui, mais dans un sens assez précis, commente-t-il, c'est-à-dire qu'il l'est forcément dans un monde qui fait s'effondrer la sexualité et l'amour au profit d'un principe pornographique, qui est un principe de marché. L'amour est subversif dans la mesure où le sentiment d'amour est une mise entre parenthèses du temps social, un aparté dans une époque qui appelle une espèce de participation presque permanente des forces humaines fonctionnalisées par l'économie. L'amour, c'est vraiment le contraire de ça. C'est un moment d'arrêt, de suspension. Ce n'est pas le présent productiviste. »

VOIR PAGE F 2 : SUBVERSION

ESSAIS

Résister au présent

Deux essais invitent à renouer avec le désir pour ne plus se contenter du pire

FABIEN DEGLISE

Avouez que la question mérite d'être un peu plus souvent posée: pourquoi diable l'humain vivant en société aime-t-il à ce point rester immobile alors que sa seule condition le condamne à mourir au bout de quelques dizaines d'années? Pourquoi se contente-t-il des cadres, des normes, des balises qu'on lui impose, sans revendiquer, ni désirer, autre chose, de mieux, de différent, de plus adapté à son temps ou à ses nouvelles aspirations?

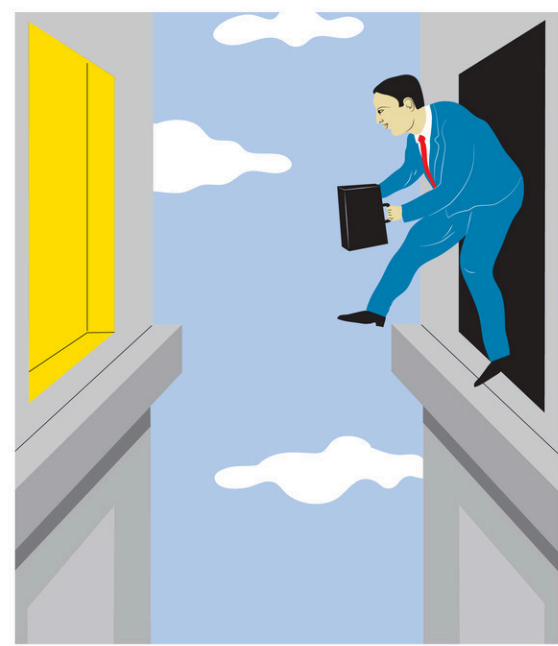
Pourquoi ne devient-il pas l'écrivain passionné de sa propre vie et surtout de l'histoire collective à laquelle il prend part, préférant laisser à d'autres l'écriture de cette narration? Et parfois, mais pas trop, s'en plaindre!

« Il me semble que nous n'avons pourtant pas grand-chose à perdre », écrit l'artiste, militante et essayiste Catherine Dorion dans *Les luttes fécondes* (Atelier 10) en montrant du doigt, dès les premières pages, cette force invisible qui nous rend trop souvent immobiles face à la vie. « Cette force, c'est elle, bien plus que Couillard ou Trump ou la finance mondiale, qui empêche tout, qui détruit tout, qui envoie le meilleur de la vie aux poubelles avant même qu'on ait pu y goûter. »

Pourfendre l'immobilisme ambiant: le micro-essai aurait pu s'arrêter là, mais tout comme *À conserver précieusement* (Gallimard), assemblage de chroniques de Ludmila Oulitskaïa, scénariste, romancière et dramaturge russe parmi les plus lus de son époque, il va heureusement plus loin en imposant très vite son éloge du désir, de la passion et du courage d'exister comme seul remède à la médiocrité et l'inertie du présent.

« Avec les années, je me dis que, sans la mort, il n'y aurait pas de vie », écrit l'intellectuelle russe dans un texte consacré à cette finalité de la condition humaine. C'est elle, si monstrueuse, si implacable, ce squelette armé d'une faux que tous détestent et craignent, c'est elle qui rend plus intense la joyeuse sensation d'exister [...]. Elle est ce que l'on appelle en cuisine moderne un exhausteur de goût. »

VOIR PAGE F 4 : DÉSIR



TIFFET

Samedi 3 juin • 14 H

Venez célébrer la Journée des librairies indépendantes en participant à notre jeu-questionnaire!

Chèques-cadeaux de 25 \$ à 200 \$ à gagner
Entrée gratuite

En collaboration avec le réseau Les libraires



Librairie
Monet
Des livres
et des libraires

LIVRES

Sade en état de recomposition avancée

Un livre-disque illustré plonge dans la pensée du plus noble archange de l'immoralité

RALPH ELAWANI

C'est Patti Smith qui disait, dans l'un de ses moments lumineux: «*I don't fuck much with the past but I fuck plenty with the future*» (Je ne badine pas avec le passé, mais je me permets bien de le faire avec l'avenir). À l'inverse de la punk rimbaldienne, l'auteur Dominic Marion ambitionne, lui, de jouer sur ces deux temporalités avec *Ouverture du cadavre de Sade*, livre-disque illustré qui s'attaque au caractère énorme et intenable de l'œuvre de Donatien Alphonse François de Sade, tout en faisant ce que bien peu, à part Pasolini, Adorno et Kresnik, ont daigné faire: ramener celle-ci dans le réel, sans prendre la tangente biographique habituelle, histoire d'en extraire toutes les violences.

Retour en arrière. Le 2 décembre 2014, jour de l'anniversaire du bicentenaire de la mort de Sade, 48 heures à peine avant de soutenir une thèse de doctorat portant sur les manières de lire, de dire et de penser la transgression chez ce dernier, Dominic Marion se trouve à Montréal. Il est devant une poignée d'initiés, en compagnie du musi-

rien Philippe Battika, avec qui il œuvre au sein du duo Totenbaum Träger.

Drapé des projections du réalisateur Charles-André Cordeiro (*Désert, Jerusalem in my Heart*), Marion célèbre un texte dont le manuscrit a connu l'un des plus imprévisibles destins de la littérature française: *Les cent vingt journées de Sodome*.

Ce texte, il l'a savamment charcuté afin d'en faire ressortir cette «*violence aujourd'hui invisible qui, systématiquement, favorise le consentement passif, voire l'oubli*», comme il l'écrit. Une entreprise d'«*économie libidinale*» en phase avec ses recherches universitaires et pertinentes pour penser le partage de la jouissance, au-delà de l'idée des pulsions sexuelles.

La position du sadique

Pour Dominic Marion, l'aspect imaginaire, amplement exploité par les surréalistes, est loin d'être celui à privilégier pour saisir Sade. «*C'est important de le réintroduire dans le réel. Ce qui s'est passé autour du bicentenaire, au-delà d'initiatives comme l'exposition présentée par Annie Le Brun au Musée d'Orsay,*



L'œuvre atypique est illustrée par les encres de Mivil Deschênes.

c'est surtout une marchandisation du personnage: un brandy Sade, un champagne Sade, un parfum Sade.»

Postfacé par Robert Richard (auteur d'un récent essai sur le compositeur Claude Vivier), *Ouverture du cadavre de Sade* est tout sauf un tra-

vail de relecture ludique. Concentré des violences de l'œuvre originale, la plaquette de 176 pages est illustrée d'encres de Mivil Deschênes et entrelardée de collages et d'extraits de partitions musicales. Elle est conçue pour être lue en une seule séance.

Le tout est accompagné par la musique de Totenbaum Träger, laquelle pige autant dans les compositions de Cherubini que dans les dissonances et les infinis crescendo de la formation métal Sunn O))) et autres Earth.

«*La meilleure manière que j'ai trouvée pour énoncer et rendre visible la violence, c'était de moi-même prendre la position du sadique, en tant que musicien, et d'incarner celle-ci à partir du volume*», explique Dominic Marion en entrevue.

Lecture économique

L'auteur insiste pour dire qu'il a surtout voulu rendre visible tout ce qu'il y a d'illégitime et d'inacceptable chez Sade, sans tomber dans la pornographie, sans rendre le tout excitant. «*On nous fait croire que Sade va de soi, qu'il est un grand écrivain. Oui, je trouve que c'est un grand écrivain, mais dans quelle mesure... c'est ça, la question!*»

D'après lui, il existe avant tout une énorme perversion de la langue classique chez Sade. À son époque, cette langue littéraire était utilisée pour trouver d'élégantes tournures pour éviter d'aborder de plein fouet l'indicible. Sade l'utilise avec allégresse pour

décrire avec réalisme et précision les sexes géants, les corps tuméfiés et les effusions de sang.

La relecture-recomposition de Marion pense la violence sublimée dans les contraintes économiques et sociales. Une violence qui existe, mais que l'on cache puisqu'elle n'est pas faite au corps. La logique du désir s'y oppose à la lecture économique, renforcée par les quatre classes sociales que Sade met en scène: l'administration politique, le clergé, la finance et la noblesse d'épée.

De la pensée sadienne, Dominic Marion propose une lecture réaliste et historique qui rencontre une lecture poétique et imaginaire. Il révèle surtout une écriture qui suscite une interprétation critique, en contenant sa propre négation, sa propre autodestruction, en même temps sa propre genèse herméneutique.

Collaborateur
Le Devoir

OUVERTURE DU CADAVRE DE SADE

★★★
Dominic Marion
Possibles éditions,
Montréal, 2017, 176 pages

SUBVERSION

SUIITE DE LA PAGE F 1

Bien qu'ils ne soient en rien jovialistes et qu'ils envisagent le rapport au corps dans ses dimensions les plus troubles en évoquant par exemple la violence du viol, les poèmes de Charles-Philippe Laperrière s'inscrivent en porte-à-faux avec une poésie du désenchantement amoureux qu'incarne sans compromis Maude Veilleux dans ses recueils parus à L'Écrou.

Extrait d'un texte tiré de *Last call les murènes*, tout comme *Les choses de l'amour à marde* (un titre qui se passe d'exégèse), met le feu aux contes de fées: «*J'ai rêvé que tu m'écrivais un long poème / sur toutes les filles avec qui t'as baigné / y'en avait deux cent soixante-quinze / je trouvais que ça faisait beaucoup / tu ne partageais pas mon avis [...]*»

«*L'amour comme on l'entend*

aujourd'hui est plutôt un outil pour endormir le monde, regrette l'écrivaine jointe par courriel. *C'est plutôt l'effet inverse de renverser l'ordre social. Ça nous occupe l'esprit pour ne pas penser à autre chose. On ne peut pas s'en sortir. On apprend très jeune que l'amour doit être notre goal. Surtout les filles. On devient obsédées par l'amour jusqu'à le vider de sens.*»

Bien que Maude Veilleux contemple avec circonspection l'idée de l'Amour avec un grand A, sa poésie des expériences multiples, aussi grisantes que parfois délétères, nomme une soif inextinguible d'exultations, passant souvent par la rencontre de l'autre, avec tous les risques et les éblouissements que ça comporte.

«*Je ne pense pas que ce soit vraiment l'amour qui m'inspire, mais l'expérience de l'amour, cla-*

rifie-t-elle. Un mélange entre le couple et le désir. Le couple canalise le quotidien, offre mille possibilités, des tonnes de déclinaisons de moments tendres ou laids. Et puis le désir, c'est à mon sens le sentiment le plus fort. Pas seulement le désir amoureux ou sexuel, mais tout type de désir. La bouffe, la drogue, le désir d'écrire un bon paragraphe... Le désir qui fait mal au corps. Je suis une taker. Je veux des choses. Mes poèmes, ce sont de petites prières pour les avoir.»

La langue de l'amour

Aventure totale du langage, la poésie permet presque par magie de vivre dans un second temps, comme en reprise, les sensations de l'amour qui irradie le corps. Charles-Philippe Laperrière chante ainsi, dans *Barbare amour*, «*la petite grâce absolue des choses vues /*

pour lesquelles il est vital d'avoir / le nom le plus juste et le plus grand égard», trois vers qui encapsulent parfaitement ce livre s'agenouillant devant l'amour et le langage avec le même sens du sacré.

Pourrait-on conclure, le cœur rempli d'espoir, qu'on écrira des poèmes d'amour tant et aussi longtemps que l'appétit pour un réel et vertigineux partage avec l'autre irriguera les veines de ce monde? «*La poésie amène au langage une expérience des sens ou de la perception qui n'a pas encore été portée au langage*, rappelle Nathalie Watteyne. *S'il y a des millions de poèmes d'amour, c'est parce qu'il y a des millions d'expériences singulières qui n'ont pas encore été portées au langage.*»

Collaborateur
Le Devoir



POÉSIE

COMMENT FINISSENT LES ARBRES

★★★1/2
Jean-Philippe Chabot
Éditions du Noroît, coll. «*Initiale*»
Montréal, 2017, 150 pages

Premier recueil d'un jeune auteur de 29 ans, *Comment finissent les arbres* annonce plus qu'une œuvre à suivre. Il s'impose par son originalité caustique, sa façon de concilier souvenirs et visions pertinentes du monde actuel. Ambiance catho de la prime école avec son catéchisme, ses jeux des récréations, sa liste des amis, sa nostalgie goguenarde et sa révolte sombre contre la fatalité d'être enfant dans la gluance frappante des jours, premiers émois sensoriels, tous ces aspects nous conviennent à une troublante visite en un pas si ancien Québec. Or, la pérennité de l'arbre, image tutélaire de Paul-Marie Lapointe appelé en épigraphe, fait figure de cette obstination à survivre dans la terre incarnée. Quand le recueil dévie vers le récit (voir les trois textes concernant les chemins pour se rendre au «*pit*» de sable afin d'y faire de la moto), une note, une phrase ramasse au passage le poétique. En fait, ce recueil s'attarde au mouvement, afin de saisir, dans l'ascension de l'arbre ou son ancrage, une manière de tenir tête à la vie. S'il est vrai que «*le souvenir désarticule / l'enfance*», retenons qu'«*existent des disparitions qui oscillent dans leurs beautés diffuses*». Un très beau et bon recueil.

Hugues Corriveau

POUR DE BONNES VACANCES, PASSEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE



MARIE-JEANNE BÉRARD

Vous n'êtes probablement personne

«[...] [Un premier livre] tout en demi-teintes et pétri de délicatesse orientale. [...] De façon sobre, précise, dense, déjantée et poétique, Marie-Jeanne Bérard enveloppe Vous n'êtes probablement personne d'un léger voile de mystère.»

Christian Desmeules, *Le Devoir*



MICHEL DUCHESNE

L'écrivain public

«*L'écrivain public* de Michel Duchesne est un roman de terrain, des chroniques des illettrés de l'est de Montréal, par un homme qui a œuvré auprès d'eux bénévolement, racontées avec respect et fierté, mais aussi avec colère et dénonciation à l'endroit de l'actuelle société.»

Josée-Anne Paradis, *Les Libraires*



ANTONINE MAILLET

Lettres de mon phare

«Inspirée par Alphonse Daudet et ses *Lettres de mon moulin*, qui ont marqué son entrée en littérature, la grande écrivaine Antonine Maillet rend hommage à ce complice de longue date d'une manière unique, colorée et touchante [...]»

Marie-France Bornais,
Le Journal de Québec

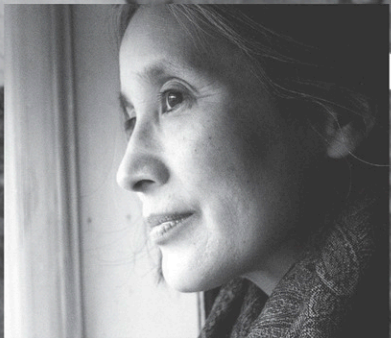


FRANCIS ROSE

S'en aller

«L'écriture de Francis Rose se fait voir, se fait entendre [...], se fait sentir [...], se fait ressentir. [...] Peu importe votre expérience de vie, lisez ce livre. Vous en sortirez peut-être écorché, mais assurément grandi. Vous y découvrirez aussi un auteur qu'il faut dorénavant suivre de très près.»

Mario Girard, *La Presse*



AKI SHIMAZAKI

Suisen

Leméac / Actes Sud

«[Ce roman] explore les failles [des personnages], toujours avec cette limpidité et cette distance nimbées de douceur qui [font] de Shimazaki l'excellente auteure qu'elle est.»

Josée-Anne Paradis, *Les Libraires*

LIVRES
FICTIONÀ l'amour
comme à la guerre

Les insoucians raconte un long flirt entre deux êtres que tout sépare

CHRISTIAN DESMEULES

C'est un roman d'amour impossible, de guerre imminente, d'évasion et de migration.

Alors qu'il entreprend de nous raconter l'histoire de Karin Weinbrenner, le narrateur s'empresse d'ajouter qu'elle «est l'armature autour de laquelle ma vie s'est constituée». Et comme c'est lui qui la raconte, cette histoire est aussi largement la sienne.

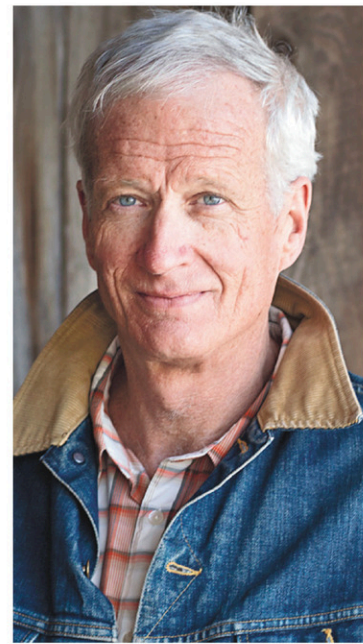
Né en 1909 sur l'île de Wight, dans une maison baptisée Sanssouci, Hermann Lange, dit Billy, a depuis toujours été partagé entre langues, pays et cultures. Son père, né lui-même sur un bateau allemand au large des côtes californiennes, avait reçu comme par accident la citoyenneté allemande.

«C'est ici que commencent les ennuis», explique le narrateur du troisième roman de Peter Behrens, *Les insoucians*, qui tisse ici un réseau de trajectoires familiales complexes, écartelées entre deux ou trois pays et deux terribles guerres mondiales.

Car skipper et gardien de maison pour un riche Allemand d'origine juive, le père de Billy, en raison de sa nationalité, sera emprisonné à Londres pendant toute la durée de la Première Guerre mondiale.

Et puisque la fille des propriétaires, Karin, n'avait qu'un an de plus que le narrateur, ils passeront tous les deux la plupart de leurs étés ensemble, développant une relation de proximité ambiguë. Ils vont ainsi partager un enthousiasme particulier pour la série des *Winnetou* de Karl May — formidable écrivain mystificateur allemand —, rêvant ensemble d'évasion vers la Llano Estacado, la terre sacrée des Apaches mescaleros, «pays d'ours et de coyotes, de charognards».

Personnage de jeune femme libre et désinvolte, «les cheveux coupés à la garçonne, avec une frange qui lui voilait presque les yeux», Karin a trente ans en 1938. Hitler était au pouvoir depuis cinq ans,



Peter Behrens

ÉDITIONS XYZ

les incidents racistes se font de plus en plus nombreux. «Je ne prétends pas que je voyais l'avenir. Le présent était assez horrible comme ça. Qui pouvait imaginer des camps d'extermination? Des milliers de bombardements aériens? Pas moi. Pas Buffalo Billy.»

Assurément, *Les insoucians* est l'histoire d'une fascination. C'est celle aussi d'un long flirt entre deux êtres que tout semble séparer. Un amour en demi-teintes qui va virer au tragique, emporté par le souffle violent de l'Histoire. «Il n'y a jamais eu un temps dans ma vie "avant" Karin. Elle est en moi depuis le commencement. Nous sommes nés dans la même chambre, après tout. Pas la même année, mais la même saison. La même mer, la même variété de lumière. Mêmes rideaux ondulant dans la même brise marine. Elle est toujours là, toujours, dans mes pensées, dans ma vision du monde. Sanssouci. Je me demandais autrefois si nous n'étions pas deux parties de la même personne, incomplets l'un sans l'autre, toujours en manque de quelque chose.»

Nourris de leurs rêves de Grand Ouest et de liberté, ils vont tous les deux fuir l'Europe in extremis et s'embarquer pour la route Rotterdam-New York-Texas-Hollywood-Vancouver.

W hat's in a name? demandait jadis un certain dramaturge anglais. Qu'y a-t-il dans une couleur capillaire? demande aujourd'hui Meags Fitzgerald avec *Longs cheveux roux*, son premier livre traduit en français. Réponse embryonnaire: les cheveux comptent parmi les emblèmes identitaires les plus forts et les plus immédiats.

Pour son dixième anniversaire, la petite Meags prie sa mère de lui teindre les cheveux en roux — comme cette Jessica Rabbit qui l'hypnotise dans la télévision du salon familial —, une couleur faisant habituellement pleuvoir sur celles qui l'arborescent les railleries. Même si on ne sait pas la nommer, peut-on déjà connaître à cet âge la différence qui se terre à l'intérieur de nous, au point de vouloir la brandir à la face du monde (ou de son école primaire)? semble s'interroger Meags Fitzgerald, en se gardant bien de trancher.

Roman graphique et initiatique traversé par une douce

nostalgie pour les années 90, *Longs cheveux roux* entrecroise les moments banals et charnières de l'existence de l'alter ego de l'auteure, ayant tous en commun de raconter une épiphanie plus ou moins foudroyante quant à la teneur de ce désir, ayant à la fois pour objet des garçons et des filles, qui l'habite.

En alignant les scènes évoquant la sorcellerie, la magie et le dialogue avec les esprits, la bédéiste embrasse en filigrane, comme

pour le subvertir, cette épithète de sorcières dont se servait Henri VIII au XVI^e siècle afin d'éliminer les homosexuels. Elle rappelle aussi que notre époque conserve toujours, dans certains milieux, un pestilentiel souvenir de cette suspicion ancienne envers celui ou celle qui aime un représentant de son propre sexe.

Enfant de la télé et du cinéma, la Montréalaise d'adoption célèbre le rôle capital et salvateur que peut jouer la culture populaire lorsqu'elle présente des modèles à ceux qui ne se recon-

naissent nulle part ailleurs. *Buffy the Vampire Slayer*, parmi les premières séries télévisées américaines à dépeindre un personnage lesbien, aura été un précieux miroir pour bien de jeunes téléphages.

Ce livre dédié à la mère de Meags Fitzgerald, «une femme petite mais féroce», en est donc à la fois un de soulagement et d'amertume. Il faut évidemment se réjouir que les membres de la communauté *queer* ne soient plus condamnés à mort pour sorcellerie, ni systématiquement rejetés par leur famille — les parents de Meags accueilleront avec une maladroite tendresse

son *coming out* bisexuel. Mais il faut aussi dire à nouveau que la différence est encore trop souvent un fardeau exigeant une certaine dose de férocité chez celles qui préfèrent passer pour sorcières plutôt que de désavouer ce qu'elles sont profondément.

Collaborateur
Le Devoir

LES INSOUCIANTS
★★★★
Peter Behrens
Traduit de l'anglais
par Isabelle Chapman
XYZ
Montréal, 2017, 606 pages



Enfant de la télé et du cinéma, la bédéiste célèbre le rôle capital et salvateur que peut jouer la culture populaire lorsqu'elle présente des modèles à ceux qui ne se reconnaissent nulle part ailleurs.

BANDE DESSINÉE

La couleur de la différence

Meags Fitzgerald se demande si les cheveux sont le siège de l'identité

DOMINIC TARDIF

W hat's in a name? demandait jadis un certain dramaturge anglais. Qu'y a-t-il dans une couleur capillaire? demande aujourd'hui Meags Fitzgerald avec *Longs cheveux roux*, son premier livre traduit en français. Réponse embryonnaire: les cheveux comptent parmi les emblèmes identitaires les plus forts et les plus immédiats.

Pour son dixième anniversaire, la petite Meags prie sa mère de lui teindre les cheveux en roux — comme cette Jessica Rabbit qui l'hypnotise dans la télévision du salon familial —, une couleur faisant habituellement pleuvoir sur celles qui l'arborescent les railleries. Même si on ne sait pas la nommer, peut-on déjà connaître à cet âge la différence qui se terre à l'intérieur de nous, au point de vouloir la brandir à la face du monde (ou de son école primaire)? semble s'interroger Meags Fitzgerald, en se gardant bien de trancher.

Roman graphique et initiatique traversé par une douce

nostalgie pour les années 90, *Longs cheveux roux* entrecroise les moments banals et charnières de l'existence de l'alter ego de l'auteure, ayant tous en commun de raconter une épiphanie plus ou moins foudroyante quant à la teneur de ce désir, ayant à la fois pour objet des garçons et des filles, qui l'habite.

En alignant les scènes évoquant la sorcellerie, la magie et le dialogue avec les esprits, la bédéiste embrasse en filigrane, comme

pour le subvertir, cette épithète de sorcières dont se servait Henri VIII au XVI^e siècle afin d'éliminer les homosexuels. Elle rappelle aussi que notre époque conserve toujours, dans certains milieux, un pestilentiel souvenir de cette suspicion ancienne envers celui ou celle qui aime un représentant de son propre sexe.

Enfant de la télé et du cinéma, la Montréalaise d'adoption célèbre le rôle capital et salvateur que peut jouer la culture populaire lorsqu'elle présente des modèles à ceux qui ne se recon-

naissent nulle part ailleurs. *Buffy the Vampire Slayer*, parmi les premières séries télévisées américaines à dépeindre un personnage lesbien, aura été un précieux miroir pour bien de jeunes téléphages.

Ce livre dédié à la mère de Meags Fitzgerald, «une femme petite mais féroce», en est donc à la fois un de soulagement et d'amertume. Il faut évidemment se réjouir que les membres de la communauté *queer* ne soient plus condamnés à mort pour sorcellerie, ni systématiquement rejetés par leur famille — les parents de Meags accueilleront avec une maladroite tendresse

son *coming out* bisexuel. Mais il faut aussi dire à nouveau que la différence est encore trop souvent un fardeau exigeant une certaine dose de férocité chez celles qui préfèrent passer pour sorcières plutôt que de désavouer ce qu'elles sont profondément.

Collaborateur
Le Devoir

LONGS CHEVEUX ROUX
★★★★1/2
Meags Fitzgerald
Traduction d'Alexandre
Fontaine Rousseau
Éditions Pow Pow
Montréal, 2017, 96 pages

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 15 au 21 mai 2017

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NO DE SEMAINES

▼ Romans québécois

1	Une simple histoire d'amour • Tome 1 L'incendie	Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean	1/3
2	Les chevaliers d'Antares • Tome 6 Les sorciers	Anne Robillard/Wellan	-1
3	Les petites tempêtes	Valérie Chevalier/Hurtubise	2/2
4	Pourquoi pars-tu, Alice?	Nathalie Roy/Libre Expression	-1
5	Sur les berges du Richelieu • Tome 3 Amours...	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	3/7
6	Deux sœurs et un pompier	Mélanie Cousineau/Les Éditions réunies	8/2
7	La mémoire du temps	Mylène Gilbert-Dumas/VLB	6/2
8	Plus folles que ça, tu meurs	Denise Bombardier/Édito	5/15
9	Le plongeur	Stéphane Larue/Quartanier	4/2
10	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	9/34

▼ Romans étrangers

1	La dernière des Stanfield	Marc Levy/Robert Laffont	1/4
2	Noir comme la mer	Mary Higgins Clark/Albin Michel	2/2
3	Tous les deux	Nicholas Sparks/Michel Lafon	-1
4	Un appartement à Paris	Guillaume Musso/XO	3/9
5	Quand sort la recluse	Fred Vargas/Flammarion	7/2
6	Jusqu'à l'impensable	Michael Connelly/Calmann-Lévy	-1
7	L'informateur	John Grisham/Lattès	6/3
8	Vaticanum	José Rodrigues dos Santos/HC éditions	4/4
9	Les enquêtes du département V • Tome 7 Selfies	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel	5/5
10	Chaos. Une enquête de Kay Scarpetta	Patricia Cornwell/Deux terres	10/5

▼ Essais québécois

1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSween/Guy Saint-Jean	1/31
2	Le code Québec	J.-M. Léger J. Nantel P. Duhamel/Homme	5/4
3	Feux de position	Tristan Malavoy-Racine/Somme toute	-1
4	Camarade, ferme ton poste	Bernard Émond/Lux	9/19
5	Le principe du cumshot. Le désir des femmes...	Lili Boisvert/VLB	2/4
6	La langue affranchie	Anne-Marie Beaudoin-Bégin/Somme toute	-1
7	J'ai profité du système	Nicolas Zorn/Somme toute	4/2
8	Ne renonçons à rien	Collectif/Lux	6/14
9	Le 1% le plus riche. L'exception québécoise	Nicolas Zorn/PUM	3/3
10	Les luttes fécondes	Catherine Dorion/Atelier 10	-1

▼ Essais étrangers

1	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	1/66
2	La vie secrète des arbres	Peter Wohlleben/Multimondes	2/9
3	Connaissance, ignorance, mystère	Edgar Morin/Fayard	3/2
4	La mémoire n'en fait qu'à sa tête	Bernard Pivot/Albin Michel	4/11
5	Chère Ijeawele, ou un manifeste pour une...	Chimamanda Ngozi Adichie/Gallimard	6/7
6	Le manifeste de la jeunesse	Johny Pitts/Édito	8/3
7	La parole au peuple	Michel Onfray/Aube	9/2
8	Petit précis de mondialisation • Tome 4...	Erik Orsenna Isabelle de Saint Aubin/Fayard	-1
9	Un racisme imaginaire	Pascal Bruckner/Grasset	10/3
10	Les religions, la parole et la violence	Claude Hagège/Odile Jacob	7/2

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Précision

Le livre *Gueusaille* (Sémaphore) de Lise Demers dont il a été question dans une critique signée Dominic Tardif dans notre édition du 20 mai, sous le titre «Lise Demers contre le culte du je-table», est en fait la réédition d'un roman publié initialement en 1999, sous le même titre, aux Éditions Lanctot.

LIVRES > FICTION

FICTION FRANÇAISE

La vie des autres

Anna Gavalda explore en sept tableaux ces peurs qui sont des obstacles à la vie

FABIEN DEGLISE

Ça commence fort par l'histoire de cette fille, vendeuse dans une animalerie, qui se prépare pour aller à une fête, «un truc de bourges», où elle n'a pas super envie d'aller. Parce qu'elle est crevée.

Elle met bien de la couleur dans ses mots. Et de l'humour: «J'étais chez ma copine Samia. Je mangeais des pâtisseries de sa mère en la regardant qui se lissait les cheveux, mère après mère après mère après mère. Ça prenait des plombes. Genre porter le voile, à côté, c'était la libération de la femme», relate-t-elle au commencement d'une soirée qui va la placer, malgré elle, sur le chemin de l'amour. Et de la poésie.

Et puis, ça continue, avec une histoire de séparation et d'alcoolisme, avec la déclaration d'amour d'un gars à une fille qui, malheureusement pour lui, n'aime qu'aller manger chez McDo. Il est aussi question d'un chien qui va mourir, et l'on rencontre un expert en sinistre d'une compagnie d'assurances qui va faire face à une sinistre affaire impliquant son jeune fils, une école et un pneu. Des gens ordinaires, y compris dans leur diversité et leur singularité, comme la romancière Anna Gavalda aime bien les raconter, et qui habitent ce nouveau recueil de nouvelles où la peur de soi-même et les mensonges que l'on se raconte parfois pour affronter la vie donnent sans doute la tonalité à ce tout fragment.

Fendre l'armure — c'est son titre, évocateur — poursuit en sept tableaux l'œuvre sociale, documentaire et romanesque de la femme derrière *Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part* (1999), *Ensemble, c'est tout* (2004) et *La vie en mieux* (2014), et il le fait avec la même recherche de l'émotion dans la banalité des quotidiens qu'elle met ici en scène. Du

vrai monde, comme on dit pour baliser les lieux communs, pris dans de vraies histoires de vie, avec de vrais problèmes, tous fabulés par Gavalda. «À chaque fois que j'ai commandé des trucs en me fiant aux photos, j'ai été déçue par le résultat, dit l'un d'eux en parlant d'Internet. Les gens, y sont tarés avec leurs ordinateurs. Ils y croient à fond alors que c'est juste de la marchandise à vendre dans une vitrine lumineuse.»

Huitième ouvrage en carrière, ce bouquin se dévoile surtout comme une recette qui se réécrit encore sous les yeux du lecteur, en changeant à peine ses ingrédients. La peur d'exister, le poids du regard des autres, les clivages sociaux qui paralysent et nuisent à l'audace: tout est là, au cœur de récits dont plusieurs sont un peu plus séduisants que d'autres, et qui dans l'ensemble contiennent ce qu'il faut pour un peu surprendre, mais surtout pas trop bousculer.

Le Devoir

FENDRE L'ARMURE

★ ★ ★
Anna Gavalda
Le Dilettante
Paris, 2017, 284 pages



Anna Gavalda

WIKICOMMONS



EDITIONS DAVID

L'auteur met en lumière le déchirement des jeunes générations d'autochtones dont les parents ont été victimes des ravages de l'acculturation.

FICTION CANADIENNE

Une Amérindienne dans la ville

Waubgeshig Rice raconte le destin douloureux d'une famille autochtone

MANON DUMAIS

Anishinaabe de la nation Ojibwée, le journaliste vidéo de CBC News Waubgeshig Rice a grandi dans la réserve de Wasauksing, en Ontario. La souffrance, l'humiliation et le désarroi des autochtones, il connaît bien. Leur détermination, leur espoir et leur fierté, il connaît aussi. Et cela se sent dans ce premier roman, *Le legs d'Eva*, paru en anglais en 2014, trois ans après son recueil de nouvelles *Midnight Sweatlodge* où il s'intéressait aux traditions amérindiennes.

Avec un souci de justesse et de vérité qui l'honore, l'auteur trouve l'équilibre entre l'image idéalisée de l'autochtone et sa réalité difficile dans cette chronique familiale campée dans une réserve fictive située près du lac Huron, aux abords duquel les Gibson aiment se réfugier: «Dans cette oasis, tout le monde semblait oublier les problèmes de sa communauté. Les maisons délabrées. Les leaders instables. L'alcool. À la plage, tout ça disparaissait, temporairement.»

Malgré un regard dénué de

complaisance, ce n'est pas sans violence que Rice initie le lecteur blanc au racisme auquel font face les Premières Nations en relatant le destin tragique de la famille Gibson. Brillante et superbe Ojibwée, Eva Gibson a quitté la réserve afin de poursuivre ses études à l'Université de Toronto: «Personne dans sa famille n'avait jamais obtenu de diplôme d'enseignement supérieur et elle était résolue à obtenir les documents qui attesteraient de sa réussite.»

Chaque jour, Eva affronte les questions et remarques stupides à propos de sa culture, de ses traditions, de ses croyances. La réalité est amère pour celle qui croyait devenir ambassadrice des Premières Nations aux yeux des gens de la ville: «Au lieu de cela, elle trouva, au mieux, une méconnaissance du sort des Premières Nations du Canada, et, au pire, de l'ignorance et un racisme voilé.»

Pis encore, dans les cours d'histoire, elle doit jouer l'Indienne de service pour le compte du professeur, qui aime la confronter aux clichés véhiculés sur les autochtones

par l'homme blanc. Or «l'histoire et les souvenirs de cette époque avaient été pratiquement effacés grâce aux autorités, et la nouvelle histoire en train de s'écrire ici négligeait ou ignorait les premiers occupants de cette terre. Mais un par un, de jeunes étudiants comme ces femmes issues de réserves lointaines s'infiltraient lentement dans la psyché de la ville.»

Héroïne devenue martyre

Héroïne aux yeux de ses frères et de sa petite sœur, déjà éprouvés par la perte de leurs parents happés par un chauffard en état d'ivresse deux ans auparavant, Eva devient une martyre après avoir été tabassée à mort par un Montréalais de passage croisé dans un bar: «Aussi longtemps que le cœur de Mark Miller continuerait de battre, justice ne serait pas faite.»

Le sort tragique que réserve Waubgeshig Rice à l'ainée des Gibson n'est pas sans faire écho à celui d'un grand nombre de femmes autochtones à travers le Canada. Outre le fait de rappeler ces horribles drames, dont plusieurs demeurent impu-

nis, l'auteur s'applique à expliquer les lourdes conséquences sur la communauté en racontant dans les chapitres suivants le destin qui attend les frères et la sœur d'Eva.

A travers les tourments et les gestes de chaque membre de ce clan tricoté serré, Waubgeshig Rice, que l'on pourrait accuser de faire montre de déterminisme à certains endroits, met finement en lumière le déchirement des jeunes générations d'autochtones dont les parents ont été victimes des ravages de l'acculturation. Si quelques écarts de langage dérangent, comme si les dialogues venaient contaminer la narration, *Le legs d'Eva* s'avère un premier roman aussi émouvant que percutant.

Collaboratrice
Le Devoir

LE LEGS D'ÉVA

★ ★ ★
Waubgeshig Rice
Traduit de l'anglais
par Marie-Jo Gonny
Éditions David
Ottawa, 2017, 307 pages

FICTION FRANÇAISE

Six personnages au cœur de la banalité d'un mythe

Au cirque de Patrick Da Silva sonde la violence d'une sombre histoire de famille

GUYLAINE MASSOUTRE

Rares sont les romanciers qui prennent pour sujet la tragédie immémoriale et théâtrale de la famille œdipienne. Le terrain, psychologique, est miné, et les mythes sont devenus matière pour les anthropologues. Cette grande histoire des Atrides, qui a osé l'actualiser?

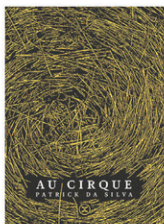
Les Marie-Claire Blais, Hubert Aquin et Gaëtan Soucy se sont pourtant emparés de la violence des non-dits familiaux, de la puissante charge sexuelle. Dans leurs œuvres littéraires, l'intime est ravagé par les mots crus de consciences soit effarées, soit médusées, soit hantées par le réel tragique.

Au cirque de Patrick Da Silva est de cette veine. Il s'agit d'un huis clos entre six acteurs d'une famille villageoise, qui débute par une scène hideuse: la mère, nue, est pendue dans la grange, et le père, nu, émasculé, yeux arra-

chés, git à côté d'elle, vivant, dans son sang.

Enigme. Qui est coupable de ce carnage? Chacun des quatre enfants, alors adultes, va prendre la parole en changeant de rôle. Ils seront les personnages en quête de résolution de meurtre. Ils incarneront la mère et le père. Ils cherchent entre eux. Ils parlent avec leurs tripes d'intuitions et de reminiscences. Ils ressasseront des bribes incohérentes, pour savoir.

Là git la force d'une écriture. Rarement a-t-on affaire à une narration sur l'horrible par une conjonction d'ellipses et de répétitions. On ne sait pas, on joue à la vie de famille, on revient au point mort. «Ah! Risible, grotesque, l'amour de ma vie, grotesque!», dira le second fils, maquillé et déguisé grossièrement dans le rôle de la mère. C'est lancinant, cette douleur, cette noirceur de sexe et de mort.



Si les mots manquent aux personnages, et la pensée, Da Silva, lui, écrivain des marges dont c'est le quatorzième livre, mène ces voix qui renâclent et peinent à livrer le barbouillage. Et que vaut la petite dernière, médecin éperdument dévouée au père mutilé? Elle, la préférée, la faible, différente des autres.

Il y a l'ignorance et les faits. Le manque de mots. La grossièreté. La vulgarité des pauvres. Les relations escamotées. Les parents ont toujours été l'énigme, et leur progéniture, accablée d'hypothèses. Ils l'ont pourtant poussée à bout, la mère, avec leurs questions. Elle a enjolivé le père absent. Promis son retour. Tricheuse.

Ils vont aller droit à leur destin. Da Silva tient son lecteur en haleine, brouillant l'échiquier. D'une case à l'autre, les pions du huis

clos jouent avec rage et détresse, selon leurs qualités jalouses ou généreuses, avec cet amour violent qui les pousse à connaître leur naissance. Le présent insupportable a besoin d'une histoire vraie.

Il faut lire ce roman dialogué jusqu'à son dénouement. Passer par les éclipses de la mère. Par le désarroi des frères. Par l'envie que chacun a eu de trahir la mère ou le père. Par la langue hachée, argotique et insolente, bien envoyée. On pense à la verdure rurale de *Langue-à-langue des chiens de roche* de Daniel Danis. C'est tendre et cru, sauvage, traversé par la science aussi et très maîtrisé.

AU CIRQUE

★ ★ ★ ★
Patrick Da Silva
Le Tripode
Paris, 2017, 128 pages

DÉSIR

SUITE DE LA PAGE F 1

Sortir du cadre

Attendre sans bouger ou exister? Ludmila Oulitskaïa et Catherine Dorion ont fait leur choix et l'affirment dans deux bouquins issus de parcours différents — l'une a pratiqué la résistance intellectuelle et morale dans un pays traversé par ses autocraties, l'autre a laissé l'anticonformisme de son histoire familiale teinter ses revendications sociales. Elles demandent en chœur «comment espérer accomplir quelque chose de différent si, toujours, nous épousons la forme exacte de ce qui est déjà là», écrit Catherine Dorion. «Mais où est la frontière entre l'instinct de conservation et la complaisance envers soi-même érigée en prin-

cipe?» ajoute Ludmila Oulitskaïa dans une analyse fine de l'égoïsme et de son potentiel à enfermer «l'homme dans un piège extrêmement solide, celui de la solitude».

L'égoïsme est sournois. C'est lui qui empêche de s'espérer rien de plus que la suite prévisible des choses, qui nourrit les peurs devant l'imprévisible et qui vient surtout tuer ce désir collectif d'apaiser cette suite des choses ailleurs. Un peu comme le fait un couple perdu dans ses petites habitudes, dans ses certitudes et dans le caractère préformaté du modèle occidental qui s'est imposé à lui, estime Catherine Dorion dans un essai qui explore la notion de désir, dans un va-et-vient entre l'intime et le collectif, pour mieux en montrer le caractère fondamental.

«Tant que nous ne nous se-

rons pas redonnés les uns aux autres, nous demeurerons faibles devant ceux qui tentent, à grand renfort d'écrans et de cynisme, d'émasculer notre désir», écrit-elle en appelant à retrouver «toute cette libido que nous avons écrasée sous toutes sortes d'anesthésiants — workaholism, télévision, pilules, Facebook, alcool, magasinage. Toute cette colère qui cherchait à vibrer bien droite et qu'on a retournée contre nous-mêmes».

Esquiver les bornes

Cesser de se complaire dans la médiocrité de ce qui nous entoure: voilà l'appel que lance Ludmila Oulitskaïa pour atteindre le sens de la vie ailleurs que là où le conformisme nous force à le trouver. Elle rappelle que l'existence dans des boîtes préfabriquées et des espaces géométriquement bornés peut finir par borner les esprits et

s'imposer comme une insulte «à l'œil et à la terre sur laquelle ils sont implantés», écrit-elle.

Ce qui se présente à nous comme étant rassurant devrait surtout devenir le point de départ de nos luttes, ajoute Catherine Dorion, en rappelant, elle, que «la démocratie n'est pas là pour rassurer. Elle a été imaginée pour que notre vie commune puisse devenir un espace de luttes ouvertes et décomplexées, un espace de sincérité. [La démocratie] n'a rien à voir avec ces injonctions d'ordre et ces promesses de stabilité, avec ces mensonges que nous répétons en masse pour oublier que nous sommes en train de céder notre temps et notre vie contre du vent», peut-on lire dans une critique lucide du présent qui invite au passage à se salir un peu les mains pour «péter les murs» et reconstruire une démocratie qui est, selon cette ancienne candidate d'Op-

tion nationale, en miettes «partout autour de nous».

Le constat a tout pour «saper le moral», autant d'ailleurs que l'évocation de la mort dans nos sociétés devenues habiles à esquiver le sujet pour éviter la dépression, et nourrir au passage la lâcheté, estime Ludmila Oulitskaïa. Mais il devrait surtout inviter à «découpler la valeur et la saveur du temps qu'il nous reste à vivre», ajoute Catherine Dorion, histoire de faire mentir Charles Bukowski, qu'elle cite à dessein: «Le plus terrible n'est pas la mort, mais la vie que vivent les gens avant de mourir, a-t-il écrit dans son journal. Ils n'honorent pas leur vie, ils lui pissent dessus. Ils la chient. Très vite ils oublient comment penser, ils laissent d'autres penser à leur place. La plupart du temps, quand les gens meurent, c'est un non-événement. Il ne reste plus rien à tuer en eux.»

Une tragédie humaine que les deux essayistes tentent de ne plus voir comme une fatalité en rappelant à leur manière qu'à trop chercher à se conformer pour vivre ou à trop vivre dans le conformisme, l'humain ne pourra jamais espérer mieux que ne pas totalement exister.

Le Devoir

LES LUTTES FÉCONDES

★ ★ ★ 1/2
Catherine Dorion
Atelier 10
Montréal, 2017, 110 pages

À CONSERVER

PRÉCIEUSEMENT

★ ★ ★ 1/2
Ludmila Oulitskaïa
Traduit du russe
par Sophie Benech
Gallimard
Paris, 2017, 400 pages

LIVRES

À LA PAGE

Que peut la littérature ?



MAYA OMBASIC

Soyez littéraire, Monsieur le Président ! Dans une lettre ouverte publiée récemment dans *Le Monde*, l'écrivain Éric-Emmanuel Schmitt supplie le nouveau président français de diriger la République avec justesse et universalité, en étant le président de tous. C'est la promesse et le souhait de tous les dirigeants, mais comment y parvenir ? Rien de moins que par la littérature !

« Monsieur Macron, soyez un président littéraire », assène l'écrivain, non seulement parce que la France est une nation littéraire, mais surtout parce que l'homme qui lit atteint l'universel puisqu'il regarde par-delà les intérêts particuliers, en plus d'épouser le multiple dans sa complexité. La littérature aurait donc un pouvoir transcendant capable d'extraire le réel de la banalité, notamment en offrant la possibilité à l'être humain, naturellement porté vers le jugement et le binarisme, de prendre en considération le multiple dans sa complexité. Espérons, tout comme Schmitt, qu'un nouveau mistral littéraire chassera les effluves populaires et vulgaires qui envahissent la scène politique un peu partout sur la planète.

À travers la bouche de Proust, Louis Cornellier rappelait il y a peu dans « Le Devoir de philo » que la littérature ne peut pas donner la vérité, elle peut seulement ouvrir le lecteur à sa propre vérité en le renvoyant à lui-même et à tout un monde en nous. Si la littérature peut aider le politicien à dépasser les clivages et les camps, en s'intéressant à toutes les classes sociales afin de comprendre tous les points de vue, rappelle Éric-Emmanuel

Schmitt à Emmanuel Macron, elle peut aussi devenir, pour suivre Proust, un miracle fécond d'une communication au sein de la solitude.

La littérature peut donc également jouer un rôle spirituel dans la mesure où elle nous permet de converser avec des hommes beaucoup plus sages et plus intéressants que ceux que nous pouvons avoir l'occasion de connaître autour de nous. Il y a également, grâce à la littérature, la promesse d'une amitié, une sorte de lettre adressée à un mort, à un absent. Mais pour cela, faut-il encore que le livre idéal ne soit pas écrit à la lumière de la loupe individualiste penchée sur son propre nombril, outil *a priori* omniprésent dans une certaine littérature actuelle où la fausse démocratisation du savoir propulsée par l'Internet et l'accès à l'information donne frénétiquement envie à Monsieur et Madame Tout-le-Monde d'écrire.

Résultat ? La parade à l'infini d'une toupie qui tourne sur elle-même, extirpant des particularismes sans intérêt car sans écho universel.

Habiter poétiquement la terre

Dans cette brousse sauvage, il faut partir comme en expédition : à la recherche de l'or littéraire. *L'étranger dans la montagne* (L'instant même) de Roland Bourneuf est une véritable perle rare précisément parce qu'elle relève en nous la possibilité de côtoyer l'universel, mais aussi d'élever l'âme vers d'autres états de conscience.

Dans ce recueil de nouvelles savamment ciselé, les personnages, pour la plupart aventuriers, portent en eux le désir d'absolu, de liberté, d'amour et de la rencontre avec eux-mêmes. Qu'ils soient peintres, poètes, moines, mystiques ou prisonniers, on assiste à l'odyssée des personnages qui, à travers la plume

érudite et mystique de Roland Bourneuf, incitent le lecteur à contempler la lune plutôt qu'à fixer le doigt qui la pointe.

Et c'est précisément dans ce coup de maître que réside la force magnétique du livre : broder avec tendresse et savoir la vie des hommes qui nous ont précédés afin de mettre en lumière cette dimension transcendante de notre existence où il nous est donné, le temps d'une lecture, de frôler l'extase provoquée par la prise de conscience que nous faisons partie d'un tout et que le tout a peut-être un sens.

Dans la nouvelle intitulée *Friedrich* (comment ne pas penser à Nietzsche ?), un jeune Allemand traverse à pied la France afin de comprendre la langue et les coutumes d'un pays encore agité par la Révolution. C'est au cœur des convulsions menées par le jeune général Bonaparte (en passant, il aimait lire lui aussi, tout comme Macron, dans lequel certains voient son successeur) que Friedrich, tout en marchant sans répit, réfléchit à la force qui réside dans cette nation qui va forger l'avenir de l'Europe en enfantant le

Siècle des lumières.

Mais l'esprit germanique que Friedrich incarne malgré lui, dans la mesure où « l'œuvre ne peut se faire qu'à partir d'une matière éprouvée par les sens, par le corps, par le cœur, dont elle serait la métamorphose », fait dire au personnage de Bourneuf que par-delà les agitations politiques et les promesses des lendemains plus chantants, il nous faut, coûte que coûte, « habiter poétiquement la terre » si on tient à ceux qui nous survivront.

Vers les cimes d'un nouvel espace

L'universel que décrit Bourneuf est on ne peut plus actuel, malgré la distance temporelle

qui nous sépare de ces personnages. Cet universel, qu'il soit politique ou environnemental, l'écrivain le met au jour à travers sa description de la relation poétique entre les hommes du passé et la Nature qu'ils habitaient et côtoyaient, relation que la révolution industrielle semble avoir interrompue.

Ces hommes et ces femmes rassemblés autour de « grandes pierres levées afin de célébrer les dieux », ces aventuriers qui apprennent chemin faisant que le paradis n'est pas un lieu, mais « une flamme qui embrase l'être », ces rescapés des camps qui peuvent être « dé-livrés » seulement par la musique, ce peintre hollandais qu'il faut « tirer de l'oubli », ou cet homme nostalgique qui effectue le retour à Héliopolis pour constater qu'à l'époque, aussi, « des réfugiés avaient apporté la Torah et créé de petites communautés qui honoraient le travail », sont tous imprégnés par cette « grande lumière qui éclaire toutes choses » et qui émane de la terre, mais résonne, tout comme la véritable littérature, à l'intérieur de nous.

Que peut donc la littérature ? Beaucoup de choses. Comme redonner au politicien ses lettres de noblesse en devenant le président de tous. Permettre au commun des mortels de dialoguer avec les hommes du passé afin de mieux saisir l'avenir. Mais surtout, susciter la possibilité d'ouvrir à l'intérieur de nous un monde insoupçonné en élevant l'âme vers les cimes de la transcendance qui attendent d'être contemplées. Mais pas sans oublier qu'il nous faut approcher différemment notre première donnée de conscience : l'espace.

Saisissant d'actualité et de grande littérature, dans la lignée des Thomas Mann et de sa *Montagne sacrée*, le dernier livre de Roland Bourneuf redonne l'espoir que la littérature et la beauté peuvent encore sauver le monde.

POLAR

Il faut toujours se méfier des surhommes

Arne Dahl plonge au cœur des rêves les plus sombres de la guerre froide

MICHEL BÉLAIR

L'Opcop — l'unité opérationnelle secrète de l'Europe que l'on connaît depuis *Message personnel* — n'a pas le temps de se féliciter de ses premiers succès, ou même de pleurer la perte de deux de ses agents, qu'une nouvelle enquête prioritaire s'impose. Une double enquête, en fait, dont on arrive mal à saisir les points d'arrimage.

D'un côté, des scientifiques de renom, dont l'un spécialisé en chirurgie esthétique et tous les autres en génétique, sont assassinés de façon aussi étrange que systématique un peu partout à travers le monde. De l'autre, une sorte de vengeur s'inspire



de moins qu'à un véritable complot contre l'humanité.

Comme si l'on venait d'ouvrir une immense poupée gigogne, le récit nous fait plonger dès ce moment au milieu des rêves les plus fous des militaires du temps de la guerre froide. Une équipe de chercheurs mise sur pied à l'époque semble en effet avoir trouvé le moyen de se recycler en fabriquant des surhommes en série et à les vendre aux plus offrants. C'est à cela que s'attaquent le tueur surdoué et, indirectement, les agents de l'Opcop.

Encore une fois, Arne Dahl nous raconte cette histoire impossible dans une écriture exemplaire et sur un rythme effréné. Les passages « cryptés » qui amorcent le livre puis qui jalonnent le développement de l'histoire sont à la fois d'une grande beauté littéraire et d'une cruauté sans nom. Comme si Dahl s'entêtait à nous faire saisir d'abord, dans cette langue admirable si bien rendue par le traducteur, tout ce que l'âme humaine peut receler de dangers cachés.

Attachez vos ceintures !

Collaborateur
Le DevoirPRENONS LA PLACE
DES MORTS
TOME 2 : OPCOP

★★★★1/2

Arne Dahl

Traduit du suédois
par Rémi Cassaigne
Actes Sud/Actes noirs
Arles, 2017, 448 pages

Arne Dahl

WIKICOMMONS

Poupée gigogne

La tâche sera extrêmement complexe puisqu'on découvre rapidement que le tueur en série est particulièrement fûté. Tout au moins parviendront, grâce aux ressources de l'escouade, à saisir qu'il y a bel et bien deux tueurs. Sans se concerter jamais, ils ne « travailleront » en fait ensemble qu'une seule fois, par hasard, sur une petite île au large des côtes italiennes, en mer Adriatique.

L'Opcop réussit d'abord à coincer le « vengeur » alors qu'il se prépare à frapper en Russie ; on saisira alors la portée de ces textes apocalyptiques encartés dans le récit depuis le tout début du livre et qui lui donnent son titre. Mais cela ne fera que rendre encore plus cruciale l'arrestation du deuxième assassin puisqu'il s'attaque à rien



ISTOCK

Le roman est construit sous forme d'allers-retours entre la vie dans le bunker et les souvenirs de Marcelo de sa vie d'avant.

FICTION ESPAGNOLE

Huis clos dystopique au cœur des ténèbres

Jorge Carrión laisse le pire atteindre *Ceux du futur* pour mieux interpeller le présent

CAROLINE JARRY

Nous sommes en 2048, dans un bunker souterrain à Pékin où une douzaine de personnes ont survécu à la Troisième Guerre mondiale, survenue 13 ans plus tôt. La Terre radioactive est inhabitable. Marcelo, le narrateur, Chang, le leader imperturbable, Thei, sa fille née le jour de la fermeture du bunker, et les autres, se sont donné des tâches et des règles de vie pour cohabiter dans l'abri antinucléaire. Mais peut-on vivre en dehors du monde ? Qu'est-ce que la civilisation, qu'est-ce que l'humanité ? Et quels événements ont mené à cette guerre, prétextes, ici, à une réflexion sur notre présent encore plus que sur un hypothétique futur ? Ce sont là quelques-unes des nombreuses questions soulevées par le roman dystopique de l'Espagnol Jorge Carrión, touffu, riche, qui nous plonge dans un huis clos parfois étouffant, où chacun est aux prises avec sa folie progressive, « comme Kurtz au cœur des ténèbres ».

Le roman est construit sous forme d'allers-retours entre la vie dans la lumière jaune artificielle du bunker — le présent — et les souvenirs de Marcelo de sa belle vie d'avant, de 2015 à 2035, ses voyages, ses maîtresses, sa femme, sa fille. Les échappées dans le passé don-

ment de l'oxygène au roman, tout en confrontant le lecteur à son quasi présent. L'histoire avec un grand H est au cœur de l'œuvre : Marcelo était un spécialiste de la « réanimation historique », une activité très populaire « avant la guerre », qui consistait à reconstituer le passé, d'abord pour mieux le comprendre et le transmettre, puis, peu à peu, pour le corriger.

C'est ainsi que, un peu partout sur la planète, des associations d'hommes et de femmes ont commencé à faire revivre les années esclavagistes aux États-Unis, le communisme en Europe de l'Est ou les années franquistes en Espagne, allant jusqu'à mener des expéditions punitives contre des personnes jugées coupables de fautes ou de guerres, comme l'ancien vice-président des États-Unis Dick Cheney, assassiné, ou contre les descendants d'anciens nazis. Ces expéditions de vengeance vont mener à l'éclatement de la troisième guerre mondiale.

Notre histoire actuelle

Sous ses allures de science-fiction, *Ceux du futur* nous amène de façon convaincante à nous pencher, en tant que société et en tant qu'individus, sur notre histoire actuelle. Pessimiste, l'auteur évoque *La Montagne magique* de Thomas Mann : « la poudre, l'imprimerie, le télégraphe, la dynamite, la bombe atomique, comment toutes

ces choses, nées d'une soif de connaissance, ont pu conduire à la destruction et à l'infamie : c'est ça le sujet de Thomas Mann ». Et de Jorge Carrión.

Le roman se termine néanmoins sur une possible rédemption : Thei, si jeune, pourrait survivre si la radioactivité se dissipe.

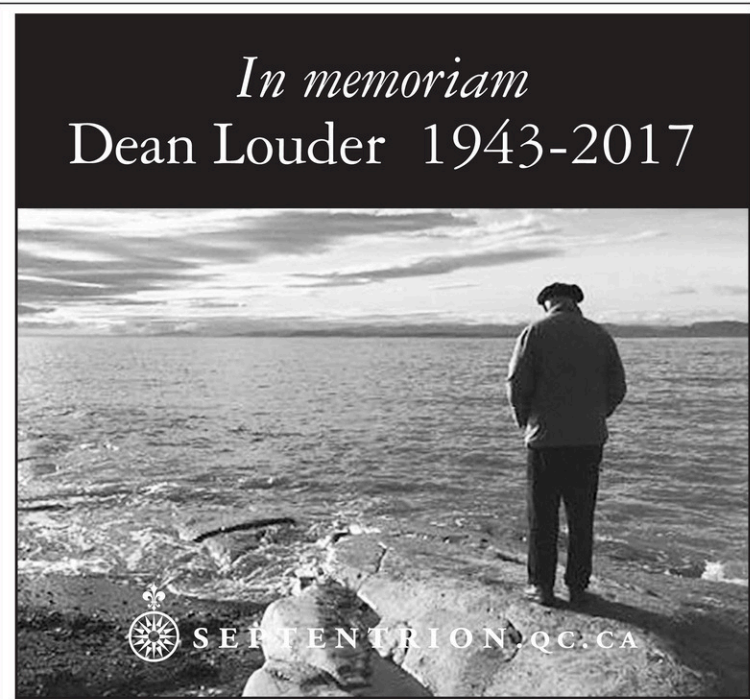
Ceux du futur est un roman troublant, qui se perd un peu en se lançant sur trop de pistes, mais il interpelle durablement. C'est le deuxième volet d'une trilogie dont le pre-

mier volet, curieusement, n'a pas été traduit en français. Les liens entre les deux romans n'empêchent toutefois pas leur lecture indépendante.

Collaborateur
Le Devoir

CEUX DU FUTUR

★★★★1/2

Jorge Carrión
Traduit de l'espagnol
par Pierre Ducrozet
Seuil
Paris, 2017, 240 pages

SEPTENION.QC.CA

Dans la tête d'un père fondateur

LOUIS CORNELLIER



À l'occasion du 150^e anniversaire de la Confédération, les fédéralistes québécois se cherchent des héros. John A. Macdonald, un des personnages-clés de cette histoire et premier premier ministre du Canada, n'est pas très convaincant dans ce rôle. L'homme, en effet, buvait trop, a fait pendre Louis Riel, dirigeait un gouvernement corrompu et rêvait d'un Canada unitaire. Au Québec, ça ne passe pas.

Le sénateur André Pratte, comme on l'a vu la semaine dernière, a donc plutôt choisi, dans *Biographie d'un discours* (Boréal), de faire l'éloge de Wilfrid Laurier, l'apôtre du compromis entre les « races », comme on disait à l'époque.

Le politologue Jean-François Caron, plus audacieux, tire de l'oubli George Brown, leader des libéraux du Canada-Ouest, pour le présenter en champion d'un véritable fédéralisme multinational et pour défendre, ce faisant, l'esprit original du pacte de 1867.

Caron, tout comme Pratte, d'ailleurs, représente une espèce de plus en plus rare au Québec, celle des penseurs fédéralistes. Notre débat politique a longtemps mis aux prises des nationalistes de tendance souverainiste et des fédéralistes autonomistes. Depuis la défaite du Oui au référendum de 1995, ces derniers semblent avoir quitté la scène, au profit des antisouverainistes, qui font du fédéralisme l'option par défaut, celle à laquelle on adhère parce qu'on est contre l'autre. Il n'y a plus, dans les partis fédéralistes québécois, de Claude Ryan ou de Marcel Masse. Il ne reste que les Philippe Couillard, Jean-Marc Fournier et Maxime Bernier.

Jean-François Caron n'appartient pas à cette école qui carbure au seul rejet de la souveraineté. Comme il l'a expliqué dans *Être fédéraliste au Québec* (PUL, 2016), il croit vraiment que le cadre fédéral canadien peut permettre l'épanouissement de la nation québécoise. Dans cette biographie intellectuelle de George Brown, un des Pères de la Confédération, il veut montrer que les intentions qui ont présidé à la naissance du Canada de 1867 peuvent encore inspirer un fédéralisme respectueux des « deux peuples fondateurs ».

Instabilité politique du Canada-Uni

Deux thèses, explique le politologue, existent quant à l'interprétation des intentions du pacte de 1867. La thèse majoritaire affirme que trois causes principales ont mené à l'entente: le besoin de sécurité militaire devant les menaces expansionnistes américaines, le désir de prospérité économique et la nécessité de mettre fin à l'instabilité politique du Canada-Uni de 1840.

John A. Macdonald, alors premier ministre, rêve d'un gouvernement unifié, mais l'opposition des Canadiens français à cette option le force au compromis fédéral, en attendant, croit-il, une centralisation à venir. Ce sont donc des considérations pratiques, et non « un idéal moral du vivre-ensemble en contexte multinational », qui auraient animé les pères fondateurs.

Jean-François Caron, qui sait être convaincant, n'adhère pas à cette lecture et lui préfère ce qu'il présente comme la thèse minoritaire. Cette dernière reconnaît la poursuite d'un « idéal éthique » au cœur de l'entente de 1867. Le fédéralisme alors choisi aurait été fondé sur le « principe de liberté compris sous la forme de la non-dominance », en instaurant l'autonomie des provinces dans certains domaines — notamment en matière de culture et d'identité, précise Caron — et celle du gouvernement central pour les questions générales. La théorie des deux peuples fondateurs n'est pas mentionnée dans les documents officiels, reconnaît le politologue, mais « un esprit de respect interculturel entre Canadiens français et Canadiens anglais était bien présent ».

Un modèle toujours viable

On doit à George Brown ce fédéralisme multinational qui permet l'autodétermination politique des deux nations liées par un gouvernement central. Paradoxalement, Brown, qui souhaitait par là « limiter l'interférence des Canadiens français dans les affaires du Canada-Ouest » et qui n'avait pas toujours été tendre envers les francophones du pays, serait donc le père d'un fédéralisme éthique.

Jean-François Caron ne nie pas que le fédéralisme canadien n'a pas toujours été à la hauteur de cet idéal et déplore les atteintes à l'autonomie du Québec (rapatriement de la Constitution de 1982, invalidation de certains articles de la loi 101, etc.). Il continue néanmoins de croire que le fédéralisme multinational de Brown demeure un modèle valable pour aujourd'hui.

Or, la Constitution de 1982 et le multiculturalisme canadien, en empiétant directement sur ce qui relève de la culture et de l'identité québécoises, trahissent l'esprit fédéral chanté par l'essayiste. Les penseurs fédéralistes autonomistes québécois sont donc désormais condamnés à la quadrature du cercle.

GEORGE BROWN
LA CONFÉDÉRATION ET LA DUALITÉ NATIONALE
Jean-François Caron
PUL
Québec, 2017, 130 pages



Des ouvriers travaillent dans une usine d'armements en Grande-Bretagne, à l'orée de la Seconde Guerre mondiale en novembre 1938.

PHILOSOPHIE

Défendre le progrès contre ses promoteurs

Jacques Bouveresse ranime de vieilles idées pour en retrouver toute leur jeunesse

MICHEL LAPIERRE

C'est grâce aux journaux que Karl Kraus (1874-1936) a enfin découvert le progrès, pomme de discorde de grands penseurs. Le satiriste autrichien l'a décelé dans la bourgeoisie qui, pour assister à bas prix à une symphonie, va, habillée en pauvresse, à un concert pour les ouvriers. Inspiré par cela, le philosophe Jacques Bouveresse montre que le mythe du progrès est ce qui s'oppose le plus au vrai progrès, toujours indispensable à la survie de l'humanité.

Dans son essai *Le mythe moderne du progrès*, sur un titre semblable de son confrère finlandais Georg Henrik von Wright (1916-2003) dont il commente la pensée à la lumière de Kraus, Bouveresse, professeur au Collège de France, né en 1940 dans le Doubs, rejette l'optimisme béat qui fait oublier l'existence des maux non guérissables. Il estime que von Wright « a compris mieux que d'autres que le progrès peut avoir besoin d'être défendu aussi et peut-être même en priorité contre certains de ses amis actuels ».

Il faut surtout le défendre contre les doutes exprimés à son sujet par un philosophe aussi immense que Ludwig Wittgen-

stein (1889-1951) et des écrivains aussi pénétrants que Robert Musil (1880-1942) et George Orwell (1903-1950). C'est à cette tâche difficile que Bouveresse s'attelle avec tact. Il signale que, lorsque von Wright, à la veille du deuxième conflit mondial, demanda à Wittgenstein si l'Europe avait besoin d'une autre grande guerre, celui-ci répondit: « Pas une mais deux ou trois. »

Surprend encore plus le propos que le philosophe britannique d'origine autrichienne tiendra, une fois la guerre commencée: « Bien sûr, ce sera terrible si les nazis l'emportent, mais terriblement glauque si ce sont les Alliés. » Bouveresse relie cet indifférentisme à la pensée de Musil qui, né en Autriche comme Wittgenstein, discernait dans l'Occident de l'époque « un surprenant mélange de sensibilité aux détails et d'insouciance devant l'ensemble ».

« Renoncer purement et simplement à l'idée de progrès serait en tout cas, effectivement, renoncer à l'idée que le monde dans lequel nous vivons n'est pas le seul possible »

Extrait de *Le mythe moderne du progrès*

L'écrivain autrichien précise: « L'impression que donne notre époque est tout bonnement qu'un géant qui mange et boit énormément et fait une quantité prodigieuse de choses ne veut rien savoir de cela, et se déclare en état de faiblesse et de dégoût de tout, comme une jeune fille fatiguée par sa propre anémie. » Son confrère britannique Orwell voit plus, semble-t-il, le mythe du progrès que le vrai progrès comme « un degré de profondeur sous-humain effrayant dans la mollesse et l'absence d'énergie ».

Malgré sa conscience aiguë de la déformation fréquente de l'idée de progrès, Bouveresse persiste à penser que le vrai progrès est nécessaire dans un monde plus que jamais menacé par un désastre écologique et un accroissement des inégalités. La lucidité donne à sa conviction un poids unique. Disséquée, la vieille idée de progrès retrouve vie et jeunesse.

Collaborateur
Le Devoir

LE MYTHE MODERNE DU PROGRÈS

★★★1/2
Jacques Bouveresse
Agone
Marseille, 2017, 114 pages

Pour en finir avec l'étiquette « jeunesse »

L'art d'écrire pour les enfants est loin d'être mineur, estime l'auteur Vincent Cuvelier

MARIE FRADETTE

« Nous, en jeunesse, on a un problème: c'est qu'on s'adresse à des enfants. Et à ce titre, on ne peut pas être considérés sérieusement. Ce qui revient donc à dire que dans les livres pour enfants, le problème ce n'est pas le mot livre, c'est le mot enfant. [...] La société est incapable de voir comme une évidence que les œuvres culturelles qui lui sont destinées sont du même niveau que les œuvres destinées aux adultes... »

Voilà tout le problème de la littérature jeunesse, selon Vincent Cuvelier, qui, dans *Je ne suis pas un auteur jeunesse* (Gallimard), affirme que la distinction des processus de création destinée aux enfants et aux adultes est absurde, puisqu'ils restent fondamentalement les mêmes. Les mêmes. « J'imagine », écrit-il, « un musicien qui ferait des disques pour enfants et qui dirait "je suis compositeur jeunesse" ». Ainsi, à travers son parcours d'écrivain, il passe en revue les différents angles entourant la littérature jeunesse. De l'écriture à la lecture — qui ne doit pas être, à l'instar de Pennac, une obligation — en passant par les rencontres avec les jeunes, jusqu'à la manière froide avec laquelle certains adultes parlent aux enfants, « comme s'ils étaient des débilés, au pire comme s'ils étaient des petits soldats », il émet mille et un commentaires sérieux sur son métier dans une langue colorée et un style savoureux jouant de naïveté, d'humour et de bonhomie.

Question de perception

Selon Vincent Cuvelier, la réception critique réservée aux livres jeunesse en France n'est pas mieux traitée que la notion de littérature jeunesse. Il se désole de



Les enfants sont des lecteurs tout aussi grands et exigeants que les adultes, défend Vincent Cuvelier.

voir que les thèmes abordés, le résumé du livre et l'âge du lecteur visé l'emportent sur les questions de style. Ferait-on pareil en littérature générale? Il s'imagine alors avec un plaisir évident *Les misérables*, de Victor Hugo, recevant une critique formulée sur ce schéma: âge visé, 28 ans. Thèmes abordés: tolérance, adoption, prison, misère. Résumé: Jean Valjean sort de prison, retrouve sa liberté, fait fortune et adopte Cossette.

Il écorche aussi au passage les spécialistes de la littérature jeunesse. Peu présents dans la presse française, ils pullulent sur les blogs ou, souligne-t-il, si « certains ont le niveau de la presse professionnelle, d'autres sont à côté de la

plaque... Avoir des enfants ne fait pas de vous un spécialiste de la littérature jeunesse ».

Même principe pour tous ces gens qui aimeraient bien écrire un roman jour. C'est un peu, dit-il « comme si je disais calmement que j'écrirais bien une symphonie, ou que je ferais bien une expo de sculpture, un jour [...] ben non, tout le monde ne peut pas écrire un roman du jour au lendemain. C'est un travail, ça s'apprend, quoi ».

Si Cuvelier se défend d'être un auteur jeunesse, ce n'est pas par snobisme, mais bien par respect pour les enfants qui sont des lecteurs tout aussi grands et exigeants, sinon plus, que les adultes. Par cet essai, il élève la littérature jeunesse au rang de la

grande et nous ramène ainsi aux débuts de la littérature jeunesse — ou des lectures de jeunesse — qui faisait fi de cette frontière trop souvent mal définie. Non, Cuvelier n'est ni un auteur jeunesse ni un pédagogue, mais il participe à l'acte d'écrire avec aplomb, audace et intelligence sans effusion ni prétention. Et son essai est à lire, surtout si l'on est grand.

Collaboratrice
Le Devoir

JE NE SUIS PAS UN AUTEUR JEUNESSE

★★★★
Vincent Cuvelier
Gallimard
Paris, 2017, 128 pages